Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 5 (1902)
Heft: 242

Artikel: Aux champs
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-251763

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

pansage ; il l'accompagnait dans la chambre et couchait sur son lit. Quand le petit hussard montait la garde, Jeannot lui tenait compagnie se chauffant près du poêle toujours rouge du corps de garde et lorsque Lardois prenait la faction, quel que fût le temps, par la neige ou par la pluie, il le suivait pas à pas comme son ombre. Le soldat partageait sa gamelle avec lui et en avait grand soin ; son affection pour le griffon avait opéré une heureuse diversion dans son esprit : il n'avait plus la nostalgie. Il avait conté l'aventure à sa mère et lui avait annoncé qu'à son retour il amènerait Jeannot.

L'hiver se passa sans incident ; au printemps, un chien enragé traversa la ville et mordit plusieurs de ses congénères ; aussitôt la municipalité édicta des mesures préventives et le colonel donna l'ordre d'abattre tous les chiens du quartier.

A la lecture de la décision qui avait lieu chaque jour après l'appel du pansage, Lardois, rempli d'inquiétude, sentit son cœur se serrer ; ce fut bien autre chose lorsque, le soir, le brigadier de semaine entra dans la chambre et lui intima l'ordre d'abattre Jeannot le lendemain.

Il mangeait sa soupe, la dernière cuillerée s'arrêta dans sa bouche ; interloqué, il regarda son supérieur.

— Eh bien, oui, avez-vous compris ? dit le brigadier, ordre du colonel.

— Comment... dites-vous... brigadier ? bégaya-t-il, tout pâle.

— Vous n'avez pas entendu ? Je vous désigne pour abattre Jeannot demain matin.

— Moi ! demanda le hussard tremblant.

— Oui, vous ; vous m'embêtez, à la fin ! Est-ce que vous croyez que cela m'amuse ? grommela le brigadier en se retirant.

Lardois ne mangeait plus, l'émotion lui avait coupé l'appétit ; pendant que Jeannot achevait sa gamelle, il le regardait, hébété, ne pouvant en croire ses oreilles.

Tuer Jeannot ! Il était sans doute le jouet d'un cauchemar. Lui qui se serait privé de tout pour que le brave chien ne manquât de rien, on lui ordonnait de l'abattre ! C'était impossible ! Il n'exécuterait pas un ordre pareil. Le griffon qui avait vidé la gamelle vint le caresser ; il lui lécha les joues sur lesquelles coulaient de de grosses larmes.

— Tu as entendu, dit un camarade, il faut que tu abattes Jeannot.

— Je n'y consentirai jamais ! dit Lardois.

— Tu sais, mon vieux colon, reprit le camarade, refus d'obéissance, conseil de guerre.

— Il y en a d'autres, dit Lardois de plus en plus consterné.

— Quand aurez-vous fini de discuter les ordres que l'on vous donne ? interrogea d'une voix impérative le brigadier de la chambrée.

Chacun se tut. Le petit hussard, le cœur plein d'angoisses, prit sa tête entre ses mains et s'abandonna aux réflexions les plus amères ; Jeannot, assis en face de lui, le regardait tendrement, agitant la queue en signe de contentement. Lardois n'eut plus qu'une idée fixe : sauver la vie à Jeannot sans commettre d'infraction à la discipline. Il ne se coucha pas, ruminant dans sa tête les projets d'évasion les plus extraordinaires. Il attendit que l'extinction des feux fût sonnée et quand tous ses camarades furent endormis, il quitta furtivement la chambre suivi de Jeannot qu'il avait résolu de faire disparaître. Il gagna l'infirmerie des chevaux, puis la cour des fumiers ; dans cet endroit, le mur de clôture n'était pas très élevé : c'est par là que les hommes qui voulaient courir une bordée découchaient. Il grimpa sur le mur, prit Jeannot qu'il jeta de l'autre côté, dans une déserte qui longeait le quartier ; il sauta à son tour et il se dirigea vers la campagne. Il marcha longtemps ; quand il se crut assez éloigné, il chassa Jeannot qui, très étonné, le regardait l'air suppliant ; mais le petit hussard, inflexible, continua à le repousser ; comme Jeannot n'obéissait pas, il cassa une branche de saule et il le frappa ; Jeannot, effrayé, se sauva ; il le poursuivit en lui jetant des pierres, si bien que le fidèle animal, ahuri, la queue entre les jambes, s'enfuit dans les bois. Le hussard, après s'être assuré qu'il n'était pas suivi, rentra au quartier en escaladant de nouveau le mur. Il était trois heures du matin. Il se coucha sans bruit, tranquillisé dès lors sur le sort de son ami.

Quand retentit la sonnerie du réveil, tous les hommes se levèrent pour se rendre à la corvée de litière.

Le brigadier de semaine entra :

Lardois, appela-t-il.

— Présent, brigadier.

— Appelez Jeannot et suivez-moi.

— Jeannot ? il est parti ; je ne sais pas où il est.

— Y s'est méfié du coup, dirent les hommes, gouailleurs.

— Avez-vous fini de faire la bête ? reprit le brigadier, je n'ai pas le temps de m'amuser.

— Je vous assure qu'il n'est pas ici.

Lardois n'avait pas achevé sa phrase que Jeannot, tout crotté, bondissait dans la chambre et l'étreignait dans ses pattes.

Le hussard chercha un point d'appui, il chancelait.

A ce moment, on entendit dans le corridor l'adjudant furieux, qui apostrophait le brigadier en poussant des jurons.

— Encore ce chien ! Allez-vous bientôt m'en débarrasser mille tonnerres ! Faut-il que je commande la corvée. Allons, vous, dit-il à Lardois, suivez-moi et plus vite que ça.

Atterré, sans volonté, Lardois suivit. Dans la cour, un maréchal les attendait, muni d'une corde et d'un marteau. Tous quatre se dirigèrent vers le Doubs. Jeannot marchait en avant, en gambadant, heureux de vivre, respirant l'air à pleins poumons. Lardois, blême, la face décomposée, faisait peine à voir. On eût dit que c'était lui que l'on conduisait au dernier supplice.

Quand ils furent arrivés sur la berge, le maréchal attacha une pierre à la corde et fit un nœud coulant qu'il passa au cou de Jeannot ; le griffon lui léchait les mains en agitant la queue.

— Prends, dit-il à Lardois, en lui remettant la corde, et tiens le bien.

Levant le bras, il asséna sur la tête du malheureux chien un violent coup de marteau. Jeannot poussa un hurlement lugubre, horrible.

— Dépêchons-nous, dit le brigadier ; à l'eau !

Machinalement, le petit hussard jeta le chien dans l'eau.

Floc ! et le cadavre disparut.

Le hussard tomba tout de son long sur l'herbe. Il était évanoui. Quand il revint à lui, le brigadier et le maréchal avaient déboutonné son bourgeron et lui jetaient de l'eau sur le visage.

— Cela va mieux ? interrogea le brigadier. Cela vous a fait de l'effet. Cela n'est pas toujours gai la vie militaire ; c'est l'ordre, il fallait obéir.

Le maréchal alluma sa pipe ; ils revinrent au quartier.

En entrant dans la chambre, le petit hussard s'assit sur son lit ; il tremblait.

— Ne m'en voulez pas, dit-il doucement ; c'est l'ordre, c'est l'ordre.

Il dut se coucher, un frisson glacial agitait tout son corps, une fièvre intense se déclara ; on envoya chercher le médecin qui le fit entrer d'urgence à l'hôpital.

Il ne reprit pas connaissance ; le lendemain soir, il mourut en murmurant le nom du pauvre toutou.

Eugène FOURRIER.

Aux champs

—

Quelques céréales.

Donnons quelques aperçus sur les céréales qui, outre le blé sont les plus utilisées dans nos contrées. M. Jacot en parle ainsi dans le *Messager* :

Le seigle. — Le seigle ressemble au blé ; son grain est plus mince, plus allongé, plus pâle que celui du blé ; son épi est plus mince, plus grêlé et moins fourni. Il sert aussi à faire du pain, mais ce pain est moins nourrissant que celui du froment. En revanche, il est plus rustique que ce dernier, craint moins le froid et se contente de terrain plus pauvre. C'est la céréale des pays de montagne. On se sert de sa paille allongée à différents usages, notamment à faire des liens. Le seige d'hiver est le plus employé. Quelquefois on sème un mélange par moitié de blé et de seigle qui prend alors le nom de *méteil*. Les deux plantes poussent sans se nuire et, comme l'une des deux peut résister aux mauvaises conditions qui nuisent à l'autre, on a plus de chance d'obtenir une récolte moyenne.

L'orge. — L'orge se distingue des autres graminées par une barbe assez longue et finement dentelée.

On distingue l'orge d'hiver ou escourgeon qui se sème en automne, l'orge commune, l'orge à deux rangs, l'orge chevalier ou paumelle qui se sèment toutes en mars.

L'orge donne un pain de qualité inférieure. Réduite en farine, elle constitue une bonne nourriture pour le bétail, car elle contribue à faire augmenter le lait et engraisse rapidement les bœufs, les porcs et les volailles. Elle remplace l'avoine dans la ration des chevaux.

Mais le véritable usage de l'orge est dans la fabrication de la bière, où elle est employée en quantités considérables. La paille d'orge peut parfaitement être donnée en nourriture aux animaux, malgré certains préjugés contraires, car elle est très bonne, très nourrissante et n'a aucune influence mauvaise sur la santé.

L'orge aime les terres légères et un peu humides. On la sème à la fin de l'hiver ou aux premiers jours du printemps. On doit la moissonner avant qu'elle soit mûre, car l'épi mûr devient très fragile ; la tige se brise facilement, et l'égrenage de l'épi constitue une perte pour le cultivateur.

L'avoine. — L'avoine diffère des autres céréales en ce que son épi n'est plus compacte, mais se développe en panicule lâche. L'avoine de Hongrie, l'avoine noire de Brie, l'avoine jaune de Flandre sont les meilleures variétés dans les bonnes terres. L'avoine joannette convient mieux dans les terres médiocres. Le pain qui en résulte est fort médiocre ; elle convient tout particulièrement aux chevaux auxquels elle donne de l'énergie et de la résistance . Elle fournit le gruau employé pour l'alimentation des tout petits enfants.

Le maïs. — Cette plante, originaire d'Amérique, a sa paille beaucoup plus grosse que celle des autres céréales et des autres graminées. Sa culture n'est productive que dans le Midi. Le maïs se sème en lignes espacées de 0,50 à 0,60 cent.; quand il fleurit, on le fait passer par l'écimage, opération qui consiste à retrancher le bout des tiges pour concentrer la sève dans les épis.

Tous les animaux recherchent les graines du maïs. Sa farine sert à faire des galettes, des bouillies appelées gaudes ou polenta, usage fort répandu au Midi de la France et de l'Italie. L'importance de cette plante s'est considérable.

ment accrue depuis qu'on s'en sert pour la fabrication de l'alcool.

Le sarrasin. — Le sarrasin ou blé noir est de la même famille que l'oseille, c'est-à-dire des polygonées. Il a, comme celle-ci, des graines brunes triangulaires à base arrondie. Il préfère les sols légers, demande peu de soins, pousse très vite. Mais sa culture est aujourd'hui fort négligée, à tort, selon moi, car son grain possède presque autant de principes azotés que le blé. Le sarrasin se sème à fin mai ou commencement de juin. Il craint la gelée.

Etat civil

PORRENTRUY

Mois de Juillet 1902.

Naissances.

Du 2. Tièche Ernest Joseph, fils de Joseph, graveur de Porrentrruy et de Fidélia née Moine. — Du 5. Muller Marcel Paul Julien, fils de Théodore, contre-maître, de Thraupach-le-Haut (Alsace) et de Philomène née Grimaître. — Du 5. Canonica Jean Charles Gaston, fils de Joseph, plâtrier, de Bidogno (Tessin) et de Marie née Beley. Du 5. Beuchat Hélène Blanche, fils de Paul, émailleur, de Soulce et de Maria née Frossard. Du 6. Hofstetter Emile Célestin, fils de Emile, faiseur de ressorts, de Niederonz (Berne) et de Ida Cornu née Wittmer. Du 7. Feldmeir Marcelle Maria Anna, fille de Jacques, contre-maître, de Epiquerez, et de Maria née L'hoste. — Du 7. Jacob Valentine Rosa Félicité, fille de Charles, comptable, de Bourogne et de Rosa née Kaëlin. Du 9. Tock Charles Louis Jules Adolphe, fils de Adolphe, faiseur de ressorts, de Bonfol et de Marthe née Faivre. — Du 10. Grenouillet Louis Henri Léon, fils de Léon, négociant en vins, de Porrentruy et de Constance née Weisser. — Du 11. Chapuis Irène Ida, fille de Ali Arthur, monteur de boîtes, de Bonfol et de Lucia Alvina née Gschwind. — Du 13. Ablitzer Alfred Charles, fils de Alfred, cordonnier, de Bethoncourt, (France) et de Anna née Rothen. — Du 13. Wuillemin Alice Germaine, fille de Albert, faiseur de ressorts, de Roggenbourg et de Elisa née Kramer. — Du 13. Amweg Jeanne Louise, fille de Constant, horloger, de Vendlincourt et de Adèle née Maître. — Du 15. Rérat Célestin Joseph, fille de Paul, concierge, de Porrentruy et de Eugénie née Etique. — Du 15. Laibe René Arthur, fils de Gustave, journalier, de Courcelles (France) et de Marie née Hotz. — Du 19. Voillat Marie Marthe Alice, fille de Jacques, employé, de Damphreux et de Marie Amélie née Vallat. — Du 24. Froidevaux Cécile Germaine Raymonde, fille de Ali, horloger, du Noirmont, et de Bertha née Donzé. — Du 26. Parietti Annita Marie Anna, fille de Benjamin, plâtrier, de Bosco Valtravaglia (Italie) et de Thérèse née Figini. — Du 31. Ming Emma Louise Edvige, fille de Walther Jean, fonctionnaire aux douanes, de Lungern (Unterwald) et de Edwige née Froidevaux.

Mariages.

Du 25. Eberhard Hermann, entrepreneur, de Schnottwyl (Soleure) et Wenger Caroline, de Längenbühl (Berne). Du 31. Ramseyer Alfred, charpentier, de Arni (Berne) et Pouchon Marie, servante, de Bonfol.

Décès.

Du 1er. — L'hoste Hermina, fille de Fernand et de Hermina née Paratte de Porrentruy, née en 1899. — Du 1er. Langenegger, fils de Frédéric et de Rosa née Sommer, de Langnau, né en 1900. — Du 3. Walzer Charles, monteur de boîtes, de Roche d'Or, né en 1869. Du 9. Salomon Auguste, employé, de Courtedoux, né en 1861. Du 9. Buchwalder Paul, fils de Auguste et de Virginie née Humair, de Porrentruy, né en 1902. — Du 9. Broggi Anatale, maçon, de Cantello (Italie), né en 1852. — Du 15. Cochet Yvonne, fille de Henri et de Rosalie née Robba, de Conbenay (Haute-Saône), née en 1901. — Du 15. Wyss Anna née Schoor, ménagère, de Rohrbach, née en 1847. — Du 15. Beuglet Aimé François Albert, fils d'Albert et de Maria née Meuret, de Courrendlin, né en 1900. — Du 16. Dellasanta Denise, de Lugano, née en 1888. — Du 21. Vauthier Henri Joseph, de Courtedoux, né en 1823. — Du 22. Lefaivre Emilie Joséphine Bertha, ouvrière d'imprimerie, de Winquinghem (Pas de Calais), née en 1884. — Du 24. Engeler Marie Rosalie née Kritter, ménagère de Guntershausen (Thurgovie) née en 1852.

LETTRE PATOISE

Dâ lai Côte de mai.

An on aidé dit que les écolies ai peu les bovies étint des rude atouts. Des rude atouts ! Ça des farçous, voili tot. C'téci se passay à collège de Delémont, ay ié bin des annay. In professeur in saivaint c'tuli, échepliquay l'arithmétrique, comme an dit. Moi, i ne saype ço que çâ, l'arithmétrique, i n'en ay demais vu ; main i crais que câ enne petéte mécanique po comptay les sous. Ci professeur embroullay che bin les tchoses que niun ne iy comprangnay gotte. Ay s'adressé in djo en in djuene étudiant de Corcelon. Comme ci paure afain ne répongeaipe é quaichetions di maître. c'tuci s'aipretché to pré de lu. main che pré que le paure collégien crayay qu'ay qu'ay iy velay mouedre le bout di nay. Ay dié en bon français en son éieuve aivo enne voix de Stentor : Ramassez donc votre intelligence. Faut-il être stupide et borné pour ne pas comprendre des choses aussi simples ! En voyiaint çoli, in âtre étudiant de Bonfô, que n'aivay djemais frais es euies, dié en patois en son caimerâde : Cratche-iy â more. en ci véie sindge ! — Tot lai classe naturellement paitché d'in éclat de rire. — Alors le professeur tot biô de colère se reviré contre c'tuci, ai peu iy dié : *Monsieur D. je vous somme de répéter ce que vous venez de dire :*— Le malin répondgé : *Je dis que c'est un imbécile, qui ne sait rien. — Vous avez parfaitement raison, Monsieur D.* iy dié le professeur. Ce feut fini pai li, le saivaint pédagogue en rempoigné in âtre. Ay l'â bon d'aivoy bin sevant in pô de toupet. An s'en tire quasi aidé.

Stu que n'âpe de bôs.

Récréations du dimanche

Solutions aux questions posées dans le N° 240 *du Pays du Dimanche :*

916. ANAGRAMME.

Casimir Delavigne.

917. COQUILLES AMUSANTES.

N° 1. — Pas. Faire. Fait. Route.
N° 2. Ouvrage. Achevé : Payé.

918. MOTS CARRÉS.

C R E M E
R U G I R
E G A L A
M I L E T
E R A T O

919. COMBLE.

Le Comble du zèle, pour un sergent de ville, est d'arrêter sa montre pour la mettre *au Clou.*

DICTIONNAIRE PITTORESQUE : *Clou, Violon,* Poste, ou Mont-de-Piété.

Ont envoyé des *solutions partielles* : MM. Le Pilier du Cercle Industriel à Neuveville ; Raminagobis à Bienne; Petite maman à Chaux-de-Fonds ; Sapin vert à Saignelégier ; Ignotus à Moutier; Sans-souci à St-Brais ; Devinez à Delémont ; Ruban rose à Bienne ; Miss Cadenas au Locle ; Le Dr Lubinus Allobrogium à St-Imier ; Philosophus Kettererensis à St-Imier.

924. CHARADE

Mon *premier* en musique est d'un accord facile.
Sous l'ombre du *second* je dirige mes pas,
Quand poursuivant mon *tout* bondissant et agile,
Je retourne au logis le carnier vide et.... las.

925. LANGAGE FRANÇAIS.

Quelle est l'origine du mot :

TOCSIN.

926. PSEUDONYMES.

OUTADINOS.

Quel est l'Homme d'Etat, surnommé le *Grand Vieillard*, et qui a écrit sous le Pseudonyme d'*Outadinos*, qui peut se traduire par *humble, petit, sans valeur ?*

927. MOTS EN TRIANGLE.

1. Un illustre africain. — 2. C'est bien de ce [regard
Que messire lion et maître le renard
Considèrent leur proie, et mon chat... un fromage.
— 3. Un bon observateur le voit dans un mirage.
— 4. Pour moi, me souvenant de ce que dit Boi- [leau,
Je n'ose le tenter. 5. Toujours dans un ramage,
Si varié qu'il soit. — 6. A pris un ton nouveau ;
Mais dans la nuit des temps se perd son origine.
Il existait lorsque, non loin de Salamine,
Le fier Agamemnon montait sur son vaisseau,
D'Illion en son cœur méditant la ruine.

1. X X X X X X
2. X X X X X
3. X X X X
4. X X X
5. X X
6. X

☛ Envoyer les solutions jusqu'au *mardi soir, 2 septembre prochain.*

Publications officielles

Convocations d'assemblées.

Alle. — Le 31 à 12 h. 1/2 pour ratifier une vente de terrain, prendre connaissance du rapport de la commission de vérification des comptes et du rapport de la commission pour la prise des taupes.

Corban. — Le 24 à 2 h. 1/2 pour passer les comptes. fixer les corvées etc...

Sceut. — Assemblée bourgeoise le 24 à 2 h. pour entendre un rapport et s'occoper de la fusion avec Glovelier.

Vellerat. — Le 25 à une heure pour décider comment on couvrira les frais d'hydrantes, voir si l'on fera des bassins de pierre, nommer un conseiller, etc...

Cote de l'argent

du 20 Août 1902.

Argent fin en grenailles. fr. 93. — le kilo.
Argent fin laminé, devant servir de base pour le calcul des titres de l'argent de boîtes de montres . . . fr. 95. — le kilo.

G. Moritz, gérant, Editeur-Imprimeur.